

Cristallisation du lieu dans un récit mémoriel : " Le village des Asphodèles" de Ali Boumahdi

Dr. Mellak Djillali

Université Sidi Bel Abbas

Abstract:

Le texte littéraire maghrébin d'expression française est essentiellement structuré par un système spatial qui lui assure une certaine teinte réaliste et un ensemble de représentations et de significations diverses. Si le lieu signifié diffère d'un texte à l'autre en fonction du projet chez chaque écrivain, il est perçu par ses aspects paysagers comme le contexte socioculturel idoine dans lequel l'œuvre littéraire s'écrit. L'attachement au site d'origine relève assurément d'une expérience de soi, mais aussi d'un critère pertinent d'identité.

Keywords:

Place-Representation - Origin - Souvenance - Identity

Cette approche thématique n'a aucune prétention à l'exhaustivité. Il s'agit d'un regard posé sur un récit controversé et peu connu d'un écrivain contesté et iconoclaste de la décennie 70, Ali Boumahdi. Le parcours de création de cet écrivain issu de cette profonde contrée du

Tittéri reste au sein de la littérature francophone algérienne, un itinéraire quelque peu biaisé. Boumahdi n'a en fait écrit que deux textes. Le premier, *Le village des Asphodèles* paru en 1970 et un second titre injustement méconnu, *L'homme cigogne du Titteri* en 1980.

Je m'attacherai particulièrement au récit initial *Le village des Asphodèles*, à son intimité et à son intelligibilité. Ce texte de l'introspection, du moi et de la confession, genre littéraire tributaire du monde social et affectif de l'écrivain, s'inscrit par son écriture dans le courant d'inspiration ethnographique et fait impasse. Ce roman publié en France, a été

difficilement reçu en Algérie. Il fut interdit et mis à l'index parce qu'il dérangeait un discours établi à l'époque par l'idéologie officielle et pour cause : l'auteur au lendemain de l'indépendance, quitte définitivement son pays et entre dans une dynamique d'opposition.

La structure discursive de ce récit se déploie en quatre-vingt-deux chapitres. Chaque séquence est une plaquette prégnante restituant par le montage de la mémoire, le monde culturel, social et politique du passé de l'écrivain narrateur.

Le premier axe est l'espace référentiel sublimé qu'on peut déceler à travers les lieux récurrents que l'auteur affecte. Le second portera sur le marquage de la parole /identité du lieu natal/mental constitué de faits de culture et d'éléments langagiers significatifs que l'écrivain cristallise. Le troisième

segment rendra compte de la posture affichée très haut et sans ambages de l'écrivain, discours dépréciatif, c'est une évocation dysphorique aux accents pamphlétaires bouleversants.

I-Célébration de l'espace référentiel

L'espace maternel "structure éternel et intemporelle" est l'un des éléments de la rêverie première de l'homme maghrébin en général et de l'écrivain en particulier. Sa construction nous la retrouvons presque quasiment dans tous les textes littéraires maghrébins.

Ainsi l'ancrage spatial de notre récit est clairement désigné par un ensemble de lieux et leur mise en perspective signifiante. Dans la reconstruction mémorielle, étroitement liée aux traits de l'espace de l'origine, dans cette entreprise de la souvenance, Ali Boumahdi retourne sur son passé fait de certitudes et d'incertitudes, vise à remembrer ce temps tenu et évanescent pour évoquer de façon expressive le terroir flamboyant de sa région des hauts plateaux le Titteri et ressusciter l'intimité des multiples sites de prédilection de son village natal Berrouaghia (*Le village des Asphodèles*), tout en exaltant les souvenirs prégnants de sa ville d'adoption Médéa et ses paysages désirés.

Il va sans dire que la forte imagibilité de ces deux localités porteuses de sens qui s'interpénètrent dans le tissu textuel, constitue l'assise narrative du récit, devient sa source d'inspiration essentielle. Nous sommes en présence d'un texte

où la relation au site natal est perçue comme l'élément organisateur du récit, devient enjeu qu'ordonne l'écriture.

De toute évidence les deux topos saillants du récit, Médéa et Berrouaghia en particulier, mobilisent l'attention du lecteur et dénotent chez l'écrivain une propension à prendre en charge la partition de ces deux sites de diction ainsi que l'intelligibilité de leurs emblèmes culturels les plus marquants.

En effet, énonciation d'un temps et d'un lieu *Le village des Asphodèles* qui se veut une parole scripturale laisse entrevoir un pacte référentiel, celui de l'espace diégétique très circonscrit de Berrouaghia. Manipulant un flux discursif et sous l'éclairage d'un style à la sobriété extrême, nous retrouvons dans ce récit la cristallisation viscérale du sol mental, la dévoration intense du milieu originel. C'est bien par un regard humain et intime, une mise en place d'éléments locatifs emblématiques que l'écrivain reconstruit son lieu d'origine.

C'est d'abord cette proximité onomastique de Berrouaghia, inscription marquée d'une toponymie réelle et charnelle, chargée de lieux du dire et d'événements tumultueux de la petite enfance qui constitue la quête fondamentale de l'écrivain, les lignes de force de son désir. Berrouaghia est une présence obsédante dans son récit.

« Parmi les cistes, les myrtes et le romarin, il y avait une plante plus commune et plus abondante qui poussait partout.

Elle envahissait surtout les terres pauvres couvertes de pierres et de roches. Au –dessus d’une touffe de longues feuilles pointues, s’élançait une longue tige couverte, au sommet, d’une grappe de fleurs blanches. Les fleurs proches de la racine avaient été brûlées par le soleil et se trouvaient remplacées par de petites graines brunes, tandis que celles du sommet commençaient seulement à s’épanouir. Le maître insista en riant pour qu’on l’examine attentivement, puis il dit d’un air plus sérieux :

— Cette plante est importante car c’est elle qui donne son nom au village, c’est un asphodèle. Le nom arabe « Berrouaghia » veut dire le village des asphodèles. » (p 288)

Ce lieu de mémoire magnifié, d’autres topos omniprésents, circonscrivant le territoire du village sont convoqués. Les langages –lieux de l’enfance participent profondément à l’élaboration de la compacité narrative du texte. C’est d’abord les repères spatiaux propres à la maison natale, source constante d’émotion et de ferveur de l’écrivain. D’autres décors familiers, célébration de l’espace matriciel, traversent le parcours autobiographique de Boumahdi. C’est la boutique, la rue et ses bruits, l’école coranique et l’école française ou bien le café maure. Ces lieux pertinents gravitent autour du quartier nodal, le quartier nègre en l’occurrence, quartier humain et attachant avec ses valeurs et ses déviances. Le quartier européen n’étant pas en reste. Réitérés et affichés, lestés d’images affectives, ces éléments focalisent le lieu

natal, s'imposent comme signaux évidents qui travaillent le récit et lui confèrent une forte singularité.

« Tout le quartier dans lequel se trouvait notre maison appartenait à M .Jacob. Notre cour, comme je devais le remarquer un soir, perché sur le toit, n'était qu'une parcelle infime d'autres cours auxquelles aboutissaient les autres maisons du quartier. Bientôt je découvris que notre ancien quartier nègre n'était pas le centre de l'univers que j'imaginais, mais formait la partie est la plus déshéritée du village. A l'ouest, se trouvaient de grosses villas cossues, avec balcons, balustrades, colonnes et parterre de fleurs. Elles étaient habitées par les européens. » (p 59)

Dans son désir indicible de raconter et de dire, l'auteur multiplie le recensement d'autres espaces de diction qu'il affecte profondément et qui cristallisent sa sensibilité. Des sites extérieurs à Bourrouaghia notamment. Les plus significatifs sont les allusions aux eaux thermales, au relief de la région, à la végétation et au décor pittoresque des paysages. Autant de points de force spatiaux qui travaillent l'écriture du récit.

« Je pris la résolution d'aller au-delà des montagnes qui entouraient mon village, là la nature devait s'étendre à perte de vue, belle, sereine et calme. » (p 119)

Au-delà de ces motifs du lieu et de leurs descriptions détaillées, la page 188, d'une grande résonance historique, fait entendre une voix aux accents nostalgiques. C'est la ferme

familiale et les terres du *Fleuve d'orge*, terres identitaires et ancestrales, lieux d'affects du romancier.

« On me hissa sur le bât d'un petit âne gris et nous nous mimes en route pour rejoindre les habitations de la tribu qui se trouvaient plus au nord en pleine montagne...De chaque côté, des vignobles s'étendaient à perte de vue. Un cousin tendait la main dans toutes les directions et m'expliquait, à haute voix que toutes les fermes que je voyais nous appartenaient...Ce ne fut que le lendemain que j'appris que nous avions été expropriés depuis plusieurs générations par les français » (p 188)

L'autre lieu de mémoire est incontestablement Médea, deuxième centre coordinateur du récit qui garde toute sa pertinence et se donne à voir, au plus juste, comme lieu euphorique de la citadinité.

« La ville me parut d'autant plus grande que j'éprouvais mille peines à marcher. Il y avait deux grandes places : la place du bas, entourée de cafés maures, et la place du haut couverte de dalles en ciment et ornée d'un joli kiosque...Le soir même je repris le train pour rentrer chez moi. Ma mère me reçut comme si j'étais revenu de la Mecque, de Médine ou de Jérusalem. Le seul nom de Médea lui procurait une joie ineffable. » (p 326)

Ainsi le marquage référentiel par les multiples lieux circonscrit le contour du récit et développe chez Boumahdi un sentiment d'attachement très dense dont l'intérêt focal n'en

n'est pas moins empreint d'un désir de signifier l'appartenance à ce terroir géographiquement déterminé le Titteri. Il est clair que tous ces sites et paysages sont scellés à son projet, deviennent sujet euphorisant voire une obsession.

II- Exaltation du référent oral

Cependant, le roman n'est pas uniquement centré sur l'espace. *Le village des Asphodèles* dépasse ce stade et s'ouvre sur l'oralité. En effet, le lien interrompu du lieu intime devenant insupportable, c'est à un véritable travail de reconstruction de la souvenance et du renouement avec la culture d'origine que l'écrivain recompose cette terre qu'il a fuie et abandonnée. Posture affligeante de l'espace perdu, cette autobiographie déclarée, insère d'une façon prononcée de nombreux échos essentiels de la culture orale.

Partant du postulat que « toute lecture sémantique est conditionnée par un déchiffrement double : celui de l'espace topologique du texte et celui des signes attachés à cet espace qui l'ont produit »*, l'écrivain nourrit son projet littéraire et l'élabore en fonction de l'étendue imaginaire qui renvoie explicitement à l'intimité de son aire culturelle périphérique. Hanté par le terroir qui l'a vu naître et grandir, Boumahdi dont le projet idéologique est de communiquer son attachement à son espace, ne peut l'exprimer qu'à travers une écriture élaborée à partir « d'un langage investi d'un double langage culturel, celui du groupe social dans lequel l'initiation au langage a eu lieu et celui de la langue qui le porte. »** *Le*

village des Asphodèles tient effectivement aux éléments référentiels de la sphère culturelle du groupe.

Nous intéressent dans cette partie les différents référents recensés qui innervent le corps du récit et traduisent l'attachement profond à l'espace maternel. L'auteur exhibe et restitue en effet un corpus de 31 énoncés empreints d'oralité, tous issus de l'espace local nommé en l'occurrence la société rurale et urbaine du Titteri. Ce rapport marquant aux différents croisements du code symbolique, dans ce qu'ils ont de plus prenant, devient centre d'intérêt sublimé.

Travail de remailage de la mémoire, c'est toute l'amplitude des divers types de langage au contenu illocutoire implicite qui se déclinent à travers les paroles captives du dire gnomique et du chant, à l'évocation de la parole sacrée, motif privilégié de l'auteur qui revient avec une fréquence remarquable dans son texte, mais aussi à la parole atavique stéréotypée, autant de fragments textuels qui confortent la légitimité d'une authenticité et qui verbalisent la construction et la compacité du texte. Il est évident que l'étalage de ces segments crée un espace sonore, suggère à l'évidence l'enracinement dans la culture d'origine où se joue le vécu émotionnel que l'écrivain porte en lui.

III-La brûlure indicible

Mais en consommant les souvenirs fascinants de l'espace maternel, lieu de ses premières rêveries, les derniers chapitres prennent brusquement à revers le récit qui bascule dans une

sorte spirale imprévisible, résolument portée par un discours dénégatoire. Les lieux euphoriques de l'enfance s'effacent alors indubitablement pour laisser place à un discours dysphorique. Le récit spéculé ainsi sur un double écran, celui de la sublimation du lieu et sa célébration, de l'autre où l'écrivain irréconciliable et désenchanté, œuvre à rendre compte dans une écriture bousculante, les multiples fractures des sites de prédilection de son espace idyllique, à faire naître une atmosphère particulière.

Le narrateur revient au pays après l'indépendance. Le constat est des plus amers. Il fait vaciller la tranquille vision qu'il se faisait habituellement de son lieu d'enfance. C'est sur le mode de l'irruption soudaine et par un brusque revirement que le récit se mue en une note désespérante, après s'être acheminé passionnant et captivant. Du lieu idéalisé qu'il était, il devient lieu d'aversion. Le ravissement cède le pas au désenchantement, l'évocation à l'invocation. De manière tout à fait significative, les dernières pages font une large place à une évocation aux accents tragiques. Le chapitre « le temps d'une guerre » n'est qu'un décompte hallucinant et insoupçonné de morts.

« Arab est mort, Guernina est mort, Boutoutou est mort, Salmi est mort, Hadj est mort, mon cousin Mokhtar est mort, mon cousin Salem est mort, mon oncle est mort, mon oncle Djelloul est mort, Loussif et toute sa famille ont péri, la tribu des Yacoubi est décimée. Je pourrai égrener longtemps

encore mon chapelet en évoquant le nom de tous ceux que je ne reverrai plus jamais. » (426)

L'espace retrouvé après l'indépendance est lui-même étriqué. Le lieu emblématique de l'enfance longtemps adulé n'est qu'un lieu désolé, un espace définitivement dénaturé, voué à l'agonie et à la mort. Berrouaghia devient un monde sans couleur en noir et blanc, un lieu étonnamment vide et informe.

« Le village des Asphodèles, comme beaucoup d'autres villages du Titteri se meurt lentement. Il ressemble aux villages abandonnés qu'on rencontre à l'ouest des états unis ...Le village gagné par la torpeur étrange s'enveloppe dans un silence de mort comme frappé par la malédiction. » (456)

Devant l'agonie du lieu désiré, le narrateur opte pour la rupture, le départ effectif et définitif. Le chapitre quatre-vingt deux intitulé « Les adieux » scelle cette séparation et jette brusquement le jeune adolescent devant l'inconnu.

Ainsi, *Le village des Asphodèles* récite pointu de la pulsion autobiographique qui s'inscrit dans la nostalgie et dans le deuil des espaces intimes de l'enfance, semble obéir à une seule préoccupation de l'écrivain celle de l'image fascinante de la terre matricielle, terre affective et idéalisée qu'il poursuit et recherche d'une manière lancinante, mais qui reste inéluctablement un éden perdu.

BIBLIOGRAPHIE

Bonn, Charles, La littérature algérienne et ses lectures, Ottawa : Naaman. 1994

Daninos, Guy, Les nouvelles tendances du roman algérien, Ed : Naaman.1979

Jolles, A, Formes simples, Paris : Le seuil. 1972

*Krysinsky, W , Carrefour des signes, essai sur le roman moderne, Paris : Mouton.1981

Lejeune, Philippe, Le pacte autobiographique, Paris, Seuil.1980

Madelain, Jacques, L'errance et l'itinéraire, Paris : Sindbad. 1983

**Mezgueldi, Zohra, Oralité et stratégies scripturales chez M. Kheirddine, Doctorat, Lyon

Moura, Jean Marc, Littératures francophones. Le Maghreb, Paris : Belin.1996